

JÉRÔME SEYDOUX et FRANÇOIS PINAULT
PRÉSENTENT

NOTRE-DAME BRÛLE

UN FILM DE
JEAN-JACQUES ANNAUD



AU CINÉMA
LE 16 MARS

NOTRE-DAME BRÛLE

UN FILM DE
JEAN-JACQUES ANNAUD

AU CINÉMA LE 16 MARS

DURÉE DU FILM : 1H50

DISTRIBUTION
PATHÉ FILMS AG
NEUGASSE 6, 8005 ZÜRICH
TÉL. : 044 277 70 83
VERA.GILARDONI@PATHEFILMS.CH



PRESSE
JEAN-YVES GLOOR
151, RUE DU LAC, 1815 CLARENS
TÉL. : 021 923 60 00
JYG@TERRASSE.CH

LE MATÉRIEL PRESSE EST TÉLÉCHARGEABLE SUR LE SITE PATHÉ FILMS : WWW.PATHEFILMS.CH



ENTRETIEN AVEC JEAN-JACQUES ANNAUD RÉALISATEUR

L'aventure incroyable de ce film démarre le 15 avril 2019, le jour de l'incendie de Notre-Dame de Paris...

J'étais en Vendée pour quelques jours, dans une maison où la télévision était en panne. En branchant la radio pour écouter le discours du Président Macron, j'ai découvert le drame qui se nouait à Notre-Dame. Je n'ai pas vu la tragédie ce soir-là : je l'ai imaginée. Je connais très bien la Cathédrale. Enfant, j'ai étreint mon premier appareil photo, un « Brownie Kodak » en fixant sur la pellicule la Stryge de la Galerie des Chimères.

Comment vous est venue l'idée d'en faire un film ?

Fin décembre 2019, Jérôme Seydoux, président de Pathé, m'appelle. Il est mon partenaire privilégié de longue date. Il me fait une proposition qui me surprend. Il a l'idée d'un film de montage d'archives à grand spectacle pour écrans larges et son immersif sur l'incendie de Notre-Dame. Mon premier réflexe est de craindre qu'il n'existe pas suffisamment d'images variées pour construire un film de 90 minutes, mais j'écoute. Je repars avec une pochette de documentation, des articles en français et en anglais. Avant d'aller me coucher, j'y jette un œil. Je devore le tout jusqu'au milieu de la nuit. Il était trop tard ou trop tôt pour appeler, mais ma décision était prise.

Qu'est-ce qui vous convainc dans ces premiers documents ?

Ce que j'y ai découvert était inimaginable. Une fascinante cascade de contretemps, d'obstacles, de dysfonctionnements. Du pur invraisemblable mais vrai. Avec par-dessus le marché tous les composants d'un scénario de fiction : dans le rôle-titre, une star internationale, Notre-Dame de Paris. Son adversaire : un démon redoutable et charismatique, le feu. Entre les deux, des jeunes gens humbles prêts à donner leur vie pour sauver des pierres. Du « cinoche » comme tout scénariste peut en rêver, un opéra visuel avec suspens, drame, générosité, cocasserie. Tout m'apparaît fou, grandiose, burlesque, humain... Je dois maintenant vérifier, me concentrer sur l'exactitude de ces faits rocambolesques. Je comprends d'emblée qu'il me faudra réunir toutes les informations, tous les témoignages, toutes les hypothèses auprès de celles et ceux qui ont vécu ces heures stupéfiantes.

De quelle manière alors avez-vous procédé ?

Dans un premier temps, j'ai décidé de me limiter aux faits en me lançant dans une chronologie des événements. J'avais un mal fou à obtenir les heures exactes du déroulé : en recoupant les différents témoignages dont je disposais à ce stade, il m'apparaissait que chacun donnait sa version de la première apparition de la fumée, des flammes, de l'arrivée des secours... J'ai vite compris que dans l'intensité de la catastrophe, personne n'a le temps de regarder sa montre. J'ai fait lire à Thomas Bidegain, le scénariste attitré de Jacques Audiard, une première version embryonnaire du scénario. « Mais qu'est-ce que je peux apporter de plus moi là-dedans ? » me demande-t-il après lecture. Je lui explique que j'ai besoin de l'œil critique d'un juge sévère et des apports bénéfiques d'un auteur de talent.

En passant en revue les divers événements qui ont ponctué ce 15 avril 2019, que découvrez-vous d'étonnant ?

L'incendie a été détecté au début de la Messe du Lundi Saint, à 18h17, et n'a été porté à la connaissance des pompiers qu'une demi-heure plus tard par un ami du Général en vacances à Florence. Dès le matin se met en place une dramaturgie implacable, où tout semble réuni pour conduire à une catastrophe inévitable : c'est le premier jour de travail à Notre-Dame du nouveau surveillant de la sécurité incendie, chargé de veiller sur un tableau électronique où les alertes se mettent en route en cas de sinistre. Il n'a jamais visité la Cathédrale, il est étranger aux termes techniques de l'Architecture gothique. Quand l'alarme se déclenche et que s'affiche un code indéchiffrable, il appelle son supérieur. Le responsable n'est pas joignable et ne retourne l'appel qu'un quart d'heure plus tard. Le « gardien de levée de doute » chargé de vérifier la réalité d'un départ de feu comprend à travers les grésillements de son talkie-walkie qu'il doit se rendre dans les combles de la sacristie, alors que le feu s'est déclaré dans les combles de la nef.

Ce n'est que le début d'un stupéfiant non-alignement des planètes...





Reste une question épineuse : quelle est la cause exacte de l'incendie ? Et là, près de 3 ans après, on ne sait toujours pas officiellement...

Les services de Justice poursuivent leur enquête. Le film n'a jamais été envisagé comme une enquête destinée à se substituer aux procureurs. Les preuves manquent. Les différentes pistes probables sont évoquées. **NOTRE-DAME BRÛLE** traite de ce que nous connaissons dans le détail : l'épopée du sauvetage. Nous racontons comment la Cathédrale a été sauvée, pas comment ou pourquoi elle a failli être détruite.

Le film est une fresque spectaculaire dans laquelle Notre-Dame de Paris joue le rôle principal. Vous avez pu tourner quelques scènes à l'intérieur mais il vous a surtout fallu reconstruire à l'identique une partie de la cathédrale en studio...

Le bâtiment restait inaccessible par l'omniprésence du plomb et des risques d'effondrement... Mais de toute façon, il fallait noyer l'édifice dans la fumée, recouvrir le sol de cendres et de poussière, y faire chuter des tonnes de poutres enflammées, inonder le dallage. Nous avons reconstruit à l'identique. Nous avons enflammé nos décors avec des centaines de tuyères.

Nous avons reconstruit en studio à l'échelle 1, une grande partie de la nef, les escaliers en colimaçon, les coursives extérieures et la charpente du transept Nord, et l'intérieur du colossal beffroi des cloches de la scène finale. Bref tous ces lieux emblématiques de Notre-Dame qui ont été au cœur de la catastrophe et qu'il fallait absolument montrer avant et pendant l'incendie.

Faut-il soi-même être croyant pour s'attaquer à un tel sujet ?

Il faut croire au cinéma.

Je viens d'une famille complètement athée, totalement laïque et républicaine. Le sens de l'au-delà était chez nous une notion abstraite mais j'ai en mémoire que vers l'âge de 10-12 ans, j'ai ressenti une sorte de manque... J'ai compensé en développant un grand attrait pour l'architecture médiévale. Je consacrais les « petits sous » de mon argent de poche à acheter des disques de musique sacrée, les cantiques grégoriens, les psalmodies tibétaines, les mélopées du Sahel, les oratorios de Bach, les toccatas de Frescobaldi. L'été, à ma demande, plutôt que d'aller à la plage nous partions faire la tournée des calvaires bretons ou des basiliques romanes d'Auvergne... Je suis incapable de réciter la moindre prière mais j'éprouve le plus grand respect pour le recueillement et la foi des autres... D'où mon heureuse harmonie avec les moines bouddhistes de **7 ANS AU TIBET**, avec les bédouins du désert d'**OR NOIR** ou les bénédictins de stricte obédience du **NOM DE LA ROSE**... À l'intérieur d'un temple, d'une mosquée ou d'une église, j'aime ressentir le mystère de la foi que je n'ai pas, la sérénité du recueillement de la prière. Les religieux que j'ai rencontrés à l'occasion de **NOTRE-DAME BRÛLE**, ne sont pas étonnés que ce soit moi qui aie fait ce film-là... Et parmi ce que nous sacralisons encore, on trouve les pompiers. Intéressant de voir que les deux se conjuguent sur ce projet...



Vous faites effectivement des pompiers les héros du sauvetage de Notre-Dame et notamment ces six jeunes gens qui, les premiers, partent à l'assaut des flammes...

Deux jeunes femmes et deux jeunes hommes sortis depuis peu de l'adolescence... Sur les quatre, deux n'ont jamais été au feu. Ces « piafs » comme on appelle les Sapeurs-Pompiers novices sont encadrés par deux jeunes chefs à peine plus vieux qu'eux ! Ils arrivent à bord d'un petit camion « de Premier Secours » un « engin » d'intervention de sept mètres de long pour combattre un brasier qui en fait 120. Ils disposent d'une civière, d'une échelle de quelques mètres et de tuyaux de modeste section. Lorsque je les ai rencontrés pendant la préparation du film, ils m'ont impressionné par leur modestie, leur humilité. Jamais personne, dans cette profession que je découvre, ne se met en avant. Tous dédient leur vie à celle des autres, prenant des risques insensés, côtoyant chaque jour le danger et la mort, mais n'en tirant jamais aucune gloire. Quand je leur fais remarquer qu'il s'agit d'un quotidien héroïque, ils balayent le qualificatif

d'un revers de la main, gênés. Ils me rappellent la doctrine des Pompiers de Paris : « risquer notre vie pour sauver d'autres vies ». J'objecte que Notre-Dame est un monument de pierre. Ils rétorquent que leur propre vie est peu de chose par rapport aux pierres millénaires d'un des sanctuaires les plus emblématiques du monde. Puis ils enchaînent en racontant comment après avoir pataugé dans les coursives transformées en baignoire ils ont regretté de se voir interdire d'approcher les flammes. Les uniformes sont conçus pour résister à 700 degrés. Mais gorgés d'eau et exposés à des températures proches du double, le risque est que la coque se transforme en autoclave et qu'à l'intérieur ils « cuisent à la vapeur ». Ce 15 avril le foyer dépassait les 1200°... En les écoutant, j'ai pris conscience du calvaire de cette opération hors-normes. Une chaleur intenable, des fumées étouffantes, 40 kilos de matériel sur le dos, 15 kilos de tuyaux chacun, des casques et des masques respiratoires forcément inconfortables, le tout sur un terrain plus qu'hostile avec, dans les hauteurs de la cathédrale, des passages d'une étroitesse invraisemblable. Moins de 50 centimètres de large !



L'apport de ces témoignages des Pompiers était vital pour le film. Comment avez-vous procédé pour les approcher ?

Au moment des préparatifs et de ce travail indispensable de documentation, nous étions en pleine pandémie, durant le premier confinement. Nos démarches pour entrer en contact avec les témoins-acteurs privilégiés de la catastrophe nous ont cependant été grandement facilitées. Pour caler les rendez-vous avec les membres de la BSPP (la Brigade des Sapeurs-Pompiers de Paris), Jean-Yves Asselin, mon Producteur exécutif, est passé par la Lieutenant-Colonel Claire Boët, responsable de la communication. Idem du côté de la Mairie de Paris : Anne Hidalgo nous a très tôt fait savoir que l'accès au parvis de Notre-Dame nous serait possible au moment du tournage. Florence Parly, (la Ministre des Armées dont dépendent les Pompiers de Paris), ainsi que le Préfet de police Didier Lallement ont également œuvré pour nous ouvrir des portes et fermer des rues.

Ce qui est frappant quand on voit votre film, c'est de constater l'incroyable beauté de ces images de feu dévorant Notre-Dame... On est à la fois effrayé et fasciné !

Je confirme : l'architecture gothique et les flammes forment un couple très photogénique ! Parmi les témoignages, le récit de l'arrivée des sauveteurs aux abords de Notre-Dame alors que la fournaise dévore déjà la charpente et liquéfie le toit... Tous m'ont décrit une scène d'apocalypse, en pleine furie rageuse du feu, un foyer tellement puissant que des sections de poutres étaient emportées par l'air ascendant, s'écrasant sur le parvis en contrebas ou parfois beaucoup plus loin. Les cendres portées par le vent sont tombées au-delà du Musée d'Orsay ! Les gargouilles crachaient des fumées couleur de soufre, vomissaient le plomb de la toiture en fusion. Toutes et tous me l'ont raconté : la première chose qui les a frappés, (j'emploie ce mot à dessein), c'est la pluie de braises enflammées qui tambourinait sur leurs casques et croustillait sous leurs pieds.

Un des moments forts de cette préparation a été votre rencontre avec le Général Georgelin, chargé par le Président de la République de superviser les travaux de reconstruction de Notre-Dame...

C'était en mai 2020... Quel personnage de film ce Georgelin ! D'emblée, sans que nous ne lui demandions vraiment, il nous a proposé avec Jérôme Seydoux d'aller visiter la cathédrale incendiée. Nous avons donc revêtu des tenues anti-plomb, (bottes trop grandes, plus attirail insensé fait de plusieurs couches successives de slips, maillots, pantalons de matières jetables), masqués, suivant le Général. De sa voix de baryton, il décrit comme un guide sorti de la Comédie Française l'état de l'édifice à la suite de la catastrophe... Visite émouvante et passionnante. Avoir l'occasion de déambuler dans la nef, les travées, le chœur m'a permis de préciser ce que j'avais en tête. Je me suis rendu également compte que les deux déchirures dans la voûte étaient à la fois énormes mais d'une dimension qui laissait l'espoir d'une restauration possible. Les architectes du Moyen-âge inventeurs de l'art gothique ont tout misé sur les voûtes et le mortier ignifuge qui les recouvre. Il s'agissait d'éviter les drames des constructions carolingiennes où les murs supportaient directement la charpente sans ce pare-feu précieux...



À travers les siècles, ont constitué de formidables protections anti incendies. La chute de la Flèche a perforé la voûte, embrasant au passage des gaz inflammables qui s'étaient accumulés sous la nef... Tout cela s'est évacué vers le haut en une torchère impressionnante d'une trentaine de mètres de hauteur. C'est peut-être, affirment certains spécialistes, ce qui a évité une explosion majeure et sauvé Notre-Dame.

Mais il vous fallait au-delà de cette visite de la cathédrale meurtrie partir en repérage dans d'autres lieux similaires, datant de la même époque...

Oui, j'ai décidé d'entamer, dès que le déconfinement a été officiel à la fin du printemps 2020, un périple dans des cathédrales de la même génération ou du même style que celle de l'Île de la Cité : Sens, la première cathédrale gothique du monde, véritable matrice fondatrice de Notre-Dame de Paris, Saint-Denis construite avec le même calcaire, Amiens et surtout Bourges qui possède un double déambulatoire elle aussi. Je voulais pouvoir poser mes caméras dans des axes présentant de grandes ressemblances à ceux de Notre-Dame et pouvoir ensuite les raccorder à mes décors reconstruits à l'identique en studio. Cela m'a évité de tout faire fabriquer et de coller au plus près de la réalité. Portes, escaliers à vis, nefs latérales, chapelles rayonnantes, statues, corniches, coursives ou arcs boutant, j'ai constitué une gigantesque banque de lieux de tournages possibles. Il m'a suffi ensuite de savoir assembler ce puzzle gothique pour qu'il corresponde à une vision globale de la Notre-Dame du film. C'est là où je me suis rendu compte, (après avoir gravi des milliers de marches de cathédrales, de leurs nefs aux clochers), combien la mission de sauvetage de Notre-Dame par les pompiers a été aux limites de l'impossible. Les escaliers à vis sont parfois si étroits qu'ils ont été obligés de se déshabiller puis de ramper en se glissant dans des souricières pour accéder au brasier...

Il faut aussi parler du casting de votre film. Vous avez choisi de faire appel à des comédiens confirmés mais pas à des stars très identifiées par le public...

Celles et ceux qui ont sauvé Notre-Dame sont des héros anonymes – et qui souhaitent le rester. Il eut été inconvenant de les faire incarner par des vedettes trop immédiatement reconnaissables... Pour affirmer la distance entre le documentaire et la fiction, j'ai renoncé à engager, à part quelques exceptions comme celle du « dessinateur opérationnel » les vrais pompiers qui avaient été les héros du 15 avril. C'est une marge de liberté et de création que je voulais absolument conserver. En revanche, s'est posée la question des personnalités publiques, politiques, militaires dont le visage est connu du public et qui étaient présentes ce soir et cette nuit-là... Le Président Macron, Anne Hidalgo, le Préfet Lallemand, le Général Gallet, le Général Gontier chef de la brigade des Pompiers de Paris, etc... Pour certaines de ces personnalités, j'ai décidé d'insérer dans le film de véritables images du moment, saisies par des touristes, des journalistes ou les pompiers eux-mêmes. Ces inserts tournés sur le vif renforcent la crédibilité. Pour d'autres personnages, comme les généraux Gallet ou Gontier qui héritent de copieux dialogues, je me suis appuyé sur des artistes solides aux belles carrières de télévision et de théâtre. C'est dans ce vivier de grands professionnels que nous avons puisé. Les spectateurs reconnaîtront Samuel Labarthe, Chloé Jouannet, Pierre Lottin, Jérémie Laheurte, Jean-Paul Bordes, Ava Baya, Vassili Schneider ou Jules Sadoughi.

Venons-en au travail de construction des décors et des lieux de tournage en studio... Pour un projet aussi important, il vous a fallu trouver les lieux adéquats...

Nous avions besoin de plateaux suffisamment vastes pour accueillir des décors de parfois 25 ou 30 mètres de haut, décors qui seraient en plus pour la plupart totalement brûlés ! Nous voulions absolument tourner en France mais le fait est que pas un seul studio n'a les infrastructures nécessaires à ce projet...

Deux choix se sont offerts à nous : La cité du Cinéma de Saint-Denis, et Bry-sur-Marne. À Saint-Denis, nous avons tourné en intérieur et à Bry, sur le « back lot » comme on dit, un vaste espace en extérieur. Il nous a également fallu des ateliers de menuiserie, de ferronnerie, de sculpture, de moulage de plâtres, etc. J'ai réussi à obtenir le minimum d'espace vital pour mon film en termes d'infrastructures. À la Cité du Cinéma, j'ai pu compter sur l'expérience des équipes techniques, qui ont l'habitude de ce genre de productions. J'ai également bénéficié de l'extraordinaire savoir-faire de Jean Rabasse, chef décorateur exceptionnel. Jean a travaillé sur plusieurs films de Jean-Pierre Jeunet mais également pour Bernardo Bertolucci ou Roman Polanski. Nos premières discussions ont été passionnantes et productives. Au-delà de toutes ces difficultés, je gardais en tête l'esprit de ce projet : il fallait le tourner au bon endroit. Là où Notre-Dame a été pensée, sculptée, bâtie. Donc en France...

De quelle manière avez-vous procédé pour la construction des décors ?

Nos bureaux de production ont été installés à la Cité du Cinéma, sur la surface d'un étage. Dessins, maquettes, modélisations 3D : j'ai demandé que l'on reproduise plusieurs versions réduites de Notre-Dame ou de son beffroi, à la manière de jeux de construction en carton ou en bois. Chaque objet a demandé plusieurs semaines de travail car ils ont été fabriqués selon les plans des originaux. Cela m'a permis très en amont d'imaginer les axes de mes caméras, l'emplacement de mes acteurs, les segments à enflammer ou la manière d'acheminer à travers tout cela les dispositifs de sécurité comme l'eau ou même les issues de secours... Et puis, tout ce travail de préparation minutieux nous a fait gagner un temps précieux lorsque j'ai tourné dans les vraies cathédrales ou sur les plateaux des décors. Cela m'a permis également de ne faire construire que ce dont j'avais besoin... En parallèle nos techniciens ont mis au point des caméras spéciales ignifugées, capables de résister à la chaleur des scènes d'incendies. Tout au long de ce travail minutieux de préproduction, j'ai été enthousiasmé, en passant d'un atelier à un autre, de constater la joie, la fierté de ces artisans passionnés. Ébénistes, plâtriers, ferronniers, vitriers, peintres, etc : toutes et tous sont de véritables orfèvres, qui n'ont pas souvent l'occasion de construire des colonnes gothiques, des voûtes. J'ai emmené mes équipes décoration à plusieurs reprises en repérage dans les vraies cathédrales pour qu'elles s'inspirent de la patine des murs et des statues par exemple. Nous avons également effectué des tests pour trouver la bonne manière de reproduire la fonte du plomb des toitures sur le sol ou les casques des pompiers à cause de la chaleur de l'incendie. Je me suis senti « porté » par cet enthousiasme collectif.

Dans NOTRE-DAME BRÛLE, les scènes de l'incendie ravageant la charpente de la cathédrale sont particulièrement intenses. Comment les avez-vous envisagées et tournées ?

La charpente de Notre-Dame, cette fameuse forêt de poutres de chênes, (pour certains datant de plus de 900 ans), est partie en fumée lors de l'incendie d'avril 2019... Il fallait reconstituer ce lieu unique au monde, aujourd'hui disparu, dans une scène se déroulant dans le transept nord de la cathédrale, là où les premiers pompiers sont intervenus. Des scènes très dramatiques et spectaculaires... Nous avons d'abord fait modéliser cette charpente en images 3D avant de la faire

bâtir pour de vrai. Ce décor a été installé à Bry-sur-Marne et nous y avons mis le feu. Nos cloches ont été fabriquées en plâtre-armé, capables d'endurer 400° lors du tournage.

Au printemps 2021, le 9 mars, est arrivé le 1^{er} jour du tournage. Quel souvenir en gardez-vous ?

Enfin ! C'était à Bourges où nous nous sommes installés une bonne semaine pour tourner dans la cathédrale des scènes du début du film, qui montrent l'affluence des visiteurs de Notre-Dame. Je voulais montrer la cacophonie des guides lors de ces visites en groupes ! J'ai donc recréé la présence de touristes de toutes nationalités, espagnols, italiens, anglais, allemand, chinois, japonais, hongrois, canadiens, russes... Nous avons ensuite fait étape à Sens pour mettre en boîte les scènes jumelles de Bourges mais vues sous un autre axe, non plus en contre-plongée, mais en plongée. Il fallait surtout profiter du dallage identique à celui de Notre-Dame. J'ai également tourné à Sens des escaliers qui mènent au beffroi : sur les 350 marches, les 50 dernières sont dans un colimaçon extrêmement étroit. J'y ai aussi trouvé de superbes portes médiévales en bois de chêne massif épargnées durant la Révolution.

L'une des séquences le plus impressionnantes du film, c'est l'effondrement de la flèche de Notre-Dame puis de la voûte. Pour cela, vous avez tourné en studio à la Cité du Cinéma. Racontez-nous...

C'était le 5 avril 2021... Journée très importante en effet. Il s'agissait d'une reconstitution totale puisqu'aucune caméra de surveillance, inexistantes à Notre-Dame, n'a enregistré ce moment. Les pompiers eux-mêmes, en sous-effectif de leur service audiovisuel ce jour-là, n'ont aucune image de cette scène capitale. Dans la réalité, la voûte est tombée d'une hauteur de 40 mètres, déversant 500 tonnes de poutres enflammées, de mortier et de pierres sur le dallage de la cathédrale. Cette séquence dure environ 1 minute 30 à l'écran mais elle nous a demandé des semaines de préparation ! Je veux d'ailleurs saluer l'ensemble de l'équipe d'effets spéciaux, la meilleure avec laquelle j'ai eu l'occasion de travailler. Nous avons donc minutieusement aménagé le plus grand studio de la Cité du Cinéma pour disposer d'au moins 20 mètres de hauteur de chute pour 75 mètres cube de matériaux enflammés. Six grands paniers de métal ont été construits par l'atelier de ferronnerie, munis de grilles sur lesquelles ont été disposés de faux moellons en liège, du mortier et des poutres en balsa. Ces paniers sont équipés de câbles actionnés par un système de levier similaire à celui des aiguillages de chemin de fer pour les ouvrir. Au moment voulu, tout cela est enflammé et à partir de là, nous disposons d'une minute et 15 secondes avant que la chaleur et la fumée ne deviennent incontrôlables, voire dangereuses ! Cet allumage du feu est opérationnel au bout de 30 secondes, il m'en reste donc 40 pour filmer la scène ! Pour ne pas avoir à refaire les choses, j'ai tourné avec une douzaine de caméras en simultané, sous des angles différents, certaines étant au milieu du brasier, protégées par « crash box », des boîtes en métal ultra résistantes au choc et à la chaleur qui sont ventilées... Pas une seule de ces caméras ne nous a fait défaut ! En revanche, la puissance du feu a en partie fait craquer le plafond du studio : heureusement nous étions bien assurés.



Un mois plus tard, autre moment crucial : vous avez pu tourner sur le parvis de Notre-Dame...

Oui, juste devant les palissades de la zone plomb derrière lesquelles nul ou presque ne peut accéder. C'est une étape importante du film qui n'a pas été simple à mettre en place. Nous avons des figurants, des véhicules de pompiers, des bus de touristes mais aussi des techniciens, des caméras, des caisses de matériel, des ventilateurs, des appareils à fumée et d'autres qui projetaient en hauteur du charbon de bois, etc... Cela impliquait également de boucler une partie du quartier et des voies de circulation alentour. Nous avons également eu l'autorisation exceptionnelle de tourner à l'intérieur des coursives de Notre-Dame. Nous étions une trentaine de personnes, (au lieu de 150 habituellement) et nous en sommes ressortis très émus... Soudain, Notre-Dame prenait réellement corps aux yeux de mes techniciens. Nous sommes passés par des endroits de la cathédrale encore jonchés de braises carbonisées, de débris de poutres, les murs noircis par la fumée, recouverts de coulures de plombs solidifiées... La sensation était bouleversante, saisissante. Entre les différentes prises, sur ce parvis de l'île de la Cité, je me suis régulièrement surpris à regarder Notre-Dame. J'aime l'identifier à un personnage vivant. C'est ma star et je l'adore. Je raconte son histoire pendant les heures tragiques où elle a failli mourir. Ses sauveteurs sont empêchés de venir à elle par les embouteillages, les travaux. Les bons médecins auront-ils arrêté l'hémorragie à temps ? La magnifique nouvelle, c'est que la cathédrale a survécu. Elle est toujours là, même si l'action combinée du feu et de l'eau n'a pas arrangé son état général qui sans cela aurait de toute manière nécessité des travaux d'envergure, tant les pierres sont par endroit en mauvais état... Je lui devais de dire la vérité sur ce qui lui est vraiment arrivé. C'était ma responsabilité de le faire, avec émotion et respect.

Et puis faveur ultime : vous avez pu tourner à l'intérieur même de la cathédrale...

Cela nous semblait impossible, inaccessible. Evidemment, c'était en équipe ultra réduite et pour un temps limité, après nous être soumis au protocole indispensable extrêmement contraignant : nos combinaisons anti-plomb et les costumes de nos comédiens ont ainsi été jetés pour être brûlés à l'issue de la scène !

En ce printemps 2021, vous avez également lancé un appel sur les réseaux sociaux pour récupérer des photos ou des images vidéos tournées le soir de l'incendie par des touristes ou des anonymes. L'idée étant d'insérer ces documents dans votre film...

Nous avons reçu plus de 6000 films, vidéos ou photos. Sur ces images enregistrées sur téléphone portable, j'ai vu tout un tas de détails qui, (heureusement), correspondaient parfaitement à ce que j'avais déjà tourné ! J'ai également récupéré des films montrant la foule amassée sur les ponts, chantant des cantiques. On nous a envoyé des images de ce qui s'est passé à l'étranger à l'annonce de la catastrophe car le monde entier a assisté en direct à l'événement. En Chine, en Australie, aux États Unis, en Angleterre ou en Islande, l'incendie a fait la une.

Retour au studio en mai 2021, cette fois à Bry-sur-Marne pour un autre moment dantesque du film...

L'incendie de la coursive du transept nord et là encore, nous avons construit un décor en taille réelle. Cette coursive est celle où sont parvenus les six premiers pompiers envoyés sur l'incendie. Ils sont parvenus sur le lieu plus d'une heure après son déclenchement. Ils ont été confrontés à un incendie monstrueux et à la fureur des flammes avec des moyens de lutte dérisoire. Le décor faisait plusieurs dizaines de mètres de hauteur : un couloir très étroit d'une cinquantaine



de centimètres de largeur qui donne d'un côté sur le vide et de l'autre sur le feu... Tout a été reconstitué à l'identique à Bry, avec les réserves de gaz dont nous avons besoin et des pompes pour projeter de l'eau. La toiture a été dupliquée en quatre versions figurant les étapes de la progression du sinistre, jusqu'à sa quasi destruction. Les équipes de la décoration ont fait face à des contraintes folles, notamment pour dissimuler les conduits devant acheminer la fumée et le feu sur cette course de cinéma... Chaque flamme était alimentée par une tuyère à puissance variable, contrôlée à distance. La couleur du feu devait être rouge et pas bleue donc il fallait aussi gérer la puissance des ventilateurs qui dirigeaient la fumée à la bonne vitesse et dans la bonne direction. Selon les phases de l'incendie, ces fumées sont d'abord blanches, puis noires et enfin jaunes ! Cela reste un moment du tournage très dangereux pour mes acteurs car les émanations, (quoique l'on fasse ou puisse prévoir), sont toxiques. Quant aux flammes de ce plateau, elles montaient jusqu'à 500 ou 600° et bien entendu, j'ai expressément indiqué à mes comédiens qu'ils devraient reculer et se mettre à l'abri quand la chaleur devenait insupportable... Nous avons une équipe de vrais pompiers au cas où les choses nous échapperaient. À l'occasion de cette scène, j'ai constaté une nouvelle fois combien les acteurs sont motivés par ce genre de situation, à condition qu'ils nous fassent confiance et qu'ils sachent que tout est mis en œuvre pour leur sécurité absolue. C'est l'essence même de leur vocation : vivre des vies extraordinaires et là, ils ont été servis...

Un mot d'un des autres personnages du film : la musique. Vous avez travaillé avec un compositeur britannique, Simon Franglen...

Un partenaire de très longue date... Ce sujet de sa très Gracieuse Majesté d'Angleterre m'a été présenté il y a des années par James Horner, mon regretté grand ami compositeur qui a signé pour moi les musiques du **NOM DE LA ROSE**, **STALINGRAD**, **OR NOIR** et **LE DERNIER LOUP**. Si un épouvantable accident d'avion ne lui avait pas coûté la vie en juin 2015, nous aurions poursuivi cette formidable collaboration et cette franche amitié. Simon, que James désignait comme « le meilleur *keyboard artist* du monde », est également un arrangeur de génie qui possède des milliers de sons de tous les instruments imaginables dans ses fichiers et est capable de vous les jouer au clavier ! Il travaille en ce moment avec James Cameron pour la suite d'**AVATAR**... La composition de la musique de mes films est un moment que j'ai longtemps redouté, de peur de perdre le contrôle des choses. Si l'idée de départ, le scénario, les dialogues, le casting, le choix des décors, le tournage, le montage, l'étalonnage ou le mixage passent obligatoirement sous ma férule, la musique, elle, doit être confiée à un autre. En gros, j'ai fait le bébé mais ce n'est pas moi qui l'habille ! Je peux inspirer, mais je ne suis pas aux manivelles. Bien évidemment, (et c'est le cas avec Simon), je passe un temps considérable au « spotting » où scène par scène, plan par plan nous décidons à la seconde près ce qu'il est nécessaire d'exprimer. Nous avons enregistré en Angleterre. D'abord à Abbey Road, le mythique studio des Beatles, également un des temples de l'enregistrement de musiques de film. Nous y avons capté les chœurs composés par Simon pour **NOTRE-DAME BRÛLE** avec les 35 chanteurs du groupe Tenebrae, un des plus réputés au monde qui a notamment collaboré à la bande originale de STAR WARS... Moment assez rare : à la fin de l'enregistrement, les choristes se sont levés pour applaudir le travail de Simon. Nous avons ensuite enregistré les 70 musiciens de l'orchestre chez Air Studios, toujours à Londres.

En termes de post-production, quelle part du film a dû bénéficier de plans avec effets spéciaux ?

C'est Mikros, une société française extrêmement compétente qui s'est chargée de cette tâche sous la supervision de notre coordinateur et superviseur VFX Laurens Ehrmann. Cela concerne environ 1/4 des plans, soit 400 environ sur les 1500/1600 du film. Pour la moitié d'entre eux, il s'agissait surtout de faire disparaître des câbles de sécurité retenant les acteurs ou des tuyaux d'alimentation en eau ou en gaz sur les décors. L'autre moitié du travail a été plus complexe, consistant à ajouter de la fumée en arrière-plan ou des flammes quand ce n'était pas possible ou trop dangereux sur le plateau...

Cette longue et passionnante aventure touche à son terme... NOTRE-DAME BRÛLE arrive sur les écrans. Quel regard jetez-vous sur cette épopée cinématographique entamée sans le savoir un soir d'avril 2019 ?

Je sors enchanté de ce moment de vie ! Il n'a fait que conforter une attitude que je m'applique depuis le début de ma carrière : toujours écouter cette petite sonnerie intérieure. Si elle ne résonne pas quand je m'intéresse à un sujet potentiel, il faut laisser tomber. Je ne fonctionne qu'à l'enthousiasme. Depuis le moment où j'ai commencé à lire les premiers documents remis par Jérôme Seydoux, j'ai été passionné, séduit, fasciné, surpris par cette histoire. Chaque matin, des repérages au tournage en passant par les préparatifs, le casting ou la post-production, je me suis réveillé en ayant envie de me jeter dès le saut du lit dans cette nouvelle journée qui commençait ! Ce qui est amusant et touchant à la fois, c'est que je passe presque tous les jours devant Notre-Dame. Je n'ai qu'à me mettre au balcon de mon appartement parisien pour l'apercevoir, là-bas de l'autre côté de la Seine... Je continue de lui parler et l'appelant « ma chérie » ! Je lui demande « comment tu vas aujourd'hui ? ». De toutes les actrices que j'ai eu la chance de diriger, Notre-Dame est sans nul doute la plus digne, mais aussi la plus fragile. Elle est toujours aussi belle. La plus célèbre cathédrale du monde est en travaux pour très longtemps encore. Je constate semaines après semaines l'avancée de ce chantier colossal, unique et historique. Elle revient de loin mais elle est toujours là... Son histoire durera longtemps après la mienne ou la nôtre.

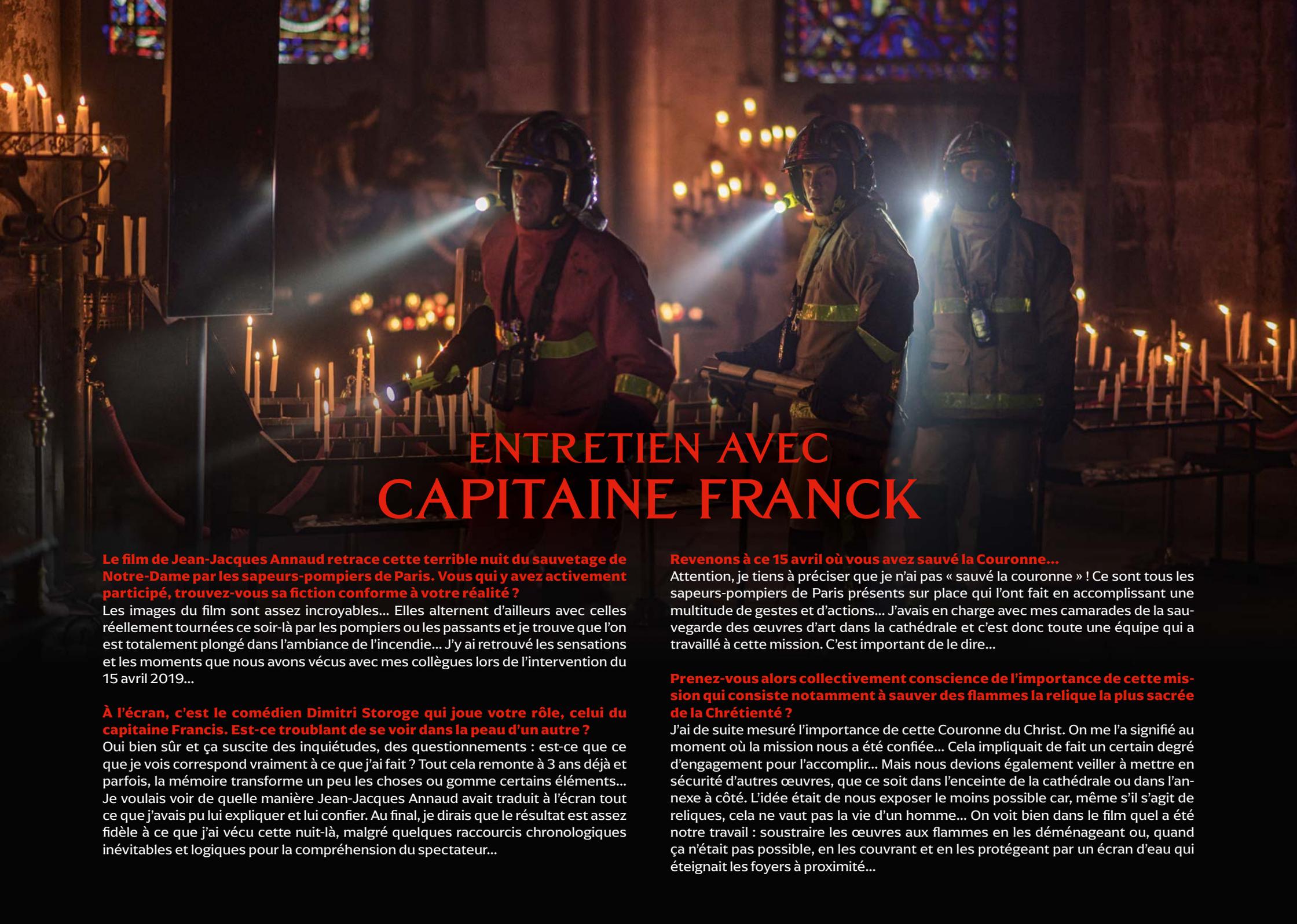
Je suis heureux d'avoir pu croire, un bref instant, avoir été son amant.

Votre film épouse tout du long les contours du thriller : on connaît la menace, on l'entend, on la devine, on sait les ravages qu'elle va causer mais on ne la voit pas au début...

C'est le principe du temps suspendu : faire durer l'attente et le plaisir du spectateur le plus possible en entretenant le suspens vis-à-vis du feu... J'ai voulu retarder les choses au maximum, en semant un faisceau d'indices, en affichant les heures et les minutes à l'écran avant que l'incendie ne devienne inéluctable. C'est d'ailleurs ce qui m'avait fasciné et passionné dès le départ en lisant les premières documentations : l'accumulation des dysfonctionnements dans cette histoire est hallucinante. Je n'avais compris que le dixième de la vérité... On se demande comment on est parvenu à sauver Notre-Dame... Pour tout vous dire, la nuit de l'incendie, j'étais persuadé que la cathédrale allait s'effondrer. Le Général Gonthier m'a révélé il y a quelques mois que lui aussi le redoutait. Il avait planifié de faire, si je puis dire, une croix sur Notre-Dame et de sécuriser les immeubles alentours afin d'éviter une contamination de l'incendie sur toute l'île de la Cité quand la cathédrale s'écroulerait...

Le soin apporté au son dans votre film est exceptionnel. Craquements, flammes, eau, ambiance ou dialogues : chaque élément sonore est totalement mis en valeur...

C'est en effet un énorme travail qui nous aura demandé plus de 6 mois depuis l'été 2021... La bande son a été conçue pour être immersive et sera au maximum de sa puissance dans les grandes salles Imax, Dolby Vision, Atmos 4K, 7.1 et 5.1... Je suis persuadé depuis le début de ce projet que 50% de l'émotion pouvait venir du son. Tout le monde a vu des images de la cathédrale en feu, peu de gens l'ont entendue, a fortiori de l'intérieur. Mon but est que les spectateurs soient en osmose avec les pompiers au cœur de la fournaise, qu'ils entendent les poutres gémir, exploser, qu'ils comprennent la rage du « démon incendiaire », de ce diable conquérant qui dévore tout, qu'il respire la fumée s'insinuer dans les recoins de la cathédrale, que le crépitement de l'eau projetée sur les tubes chauffés à blanc des échafaudages leur donnent l'impression de manier eux-mêmes la lance à incendie. La technologie Atmos permet de vivre cette expérience grâce à plus de soixante-dix haut-parleurs répartis horizontalement et verticalement autour et au plafond de la salle. Chaque détail sonore devient un composant du récit. L'incendie de Notre-Dame a plongé un vaste périmètre parisien dans un vacarme assourdissant... J'ai tenu à ce que l'on réenregistre des sons plus précis que ceux qu'il avait été possible d'obtenir en prise directe pendant le tohu-bohu du tournage. Ils ont été remplacés lors de la post-production : éclatement d'une lourde goutte de plomb sur un casque de pompier ou sur un vieux plancher de chêne, raclements des chaises propulsées par l'effondrement de la voûte sur le dallage de la cathédrale, grondements des portes médiévales qui claquent contre les chambranles, mitraillages des gouttes d'eau propulsées par les lances à incendie sur les différentes surfaces, murailles, poutres enflammées, échafaudage tubulaire, bronze des cloches. C'est un travail considérable, auquel il faut ajouter celui des différentes équipes chargées des ambiances (rumeurs de la ville, sirènes, embouteillages, klaxon, clameurs de la foule, etc), des effets, (grincements des charnières, serrures qui claquent, cliquetis des clefs, fracas des moellons qui s'écrasent au sol...), des bruitages, (tout ce qui doit être parfaitement synchrone : impact des bottes sur les marches de pierre, frottement des uniformes sur les murs, vitres qui se brisent). Plus, bien entendu un bon tiers des dialogues des comédiens à refaire en post-synchronisation, dialogues souvent couverts durant le tournage par le tumulte des ventilateurs à fumée, des propulseurs de braises, des tuyères à feu... Enfin en bout de ligne : la musique, composée par Simon Franglen pendant des mois pour accompagner à chaque demi-seconde les inflexions du récit, souligner les tensions et faire s'épanouir les émotions. Des dizaines d'heures de spotting pour tout décider avec moi avant de composer, des dizaines d'heures de calage des maquettes sur l'image provisoire, des dizaines d'heures d'enregistrement, des milliers de pistes sonores mixées à Londres puis ajustées à l'image par Dick Bernstein, spécialement venu des Etats Unis durant un mois et demi pour s'acquitter de cette tâche... Peu de spectateurs imaginent la masse de travail que cela représente. Le fascinant et fondamental travail de post-production demeure un domaine aussi magique que mystérieux.



ENTRETIEN AVEC CAPITAINE FRANCK

Le film de Jean-Jacques Annaud retrace cette terrible nuit du sauvetage de Notre-Dame par les sapeurs-pompiers de Paris. Vous qui y avez activement participé, trouvez-vous sa fiction conforme à votre réalité ?

Les images du film sont assez incroyables... Elles alternent d'ailleurs avec celles réellement tournées ce soir-là par les pompiers ou les passants et je trouve que l'on est totalement plongé dans l'ambiance de l'incendie... J'y ai retrouvé les sensations et les moments que nous avons vécus avec mes collègues lors de l'intervention du 15 avril 2019...

À l'écran, c'est le comédien Dimitri Storage qui joue votre rôle, celui du capitaine Francis. Est-ce troublant de se voir dans la peau d'un autre ?

Oui bien sûr et ça suscite des inquiétudes, des questionnements : est-ce que ce que je vois correspond vraiment à ce que j'ai fait ? Tout cela remonte à 3 ans déjà et parfois, la mémoire transforme un peu les choses ou gomme certains éléments... Je voulais voir de quelle manière Jean-Jacques Annaud avait traduit à l'écran tout ce que j'avais pu lui expliquer et lui confier. Au final, je dirais que le résultat est assez fidèle à ce que j'ai vécu cette nuit-là, malgré quelques raccourcis chronologiques inévitables et logiques pour la compréhension du spectateur...

Revenons à ce 15 avril où vous avez sauvé la Couronne...

Attention, je tiens à préciser que je n'ai pas « sauvé la couronne » ! Ce sont tous les sapeurs-pompiers de Paris présents sur place qui l'ont fait en accomplissant une multitude de gestes et d'actions... J'avais en charge avec mes camarades de la sauvegarde des œuvres d'art dans la cathédrale et c'est donc toute une équipe qui a travaillé à cette mission. C'est important de le dire...

Prenez-vous alors collectivement conscience de l'importance de cette mission qui consiste notamment à sauver des flammes la relique la plus sacrée de la Chrétienté ?

J'ai de suite mesuré l'importance de cette Couronne du Christ. On me l'a signifié au moment où la mission nous a été confiée... Cela impliquait de fait un certain degré d'engagement pour l'accomplir... Mais nous devons également veiller à mettre en sécurité d'autres œuvres, que ce soit dans l'enceinte de la cathédrale ou dans l'annexe à côté. L'idée était de nous exposer le moins possible car, même s'il s'agit de reliques, cela ne vaut pas la vie d'un homme... On voit bien dans le film quel a été notre travail : soustraire les œuvres aux flammes en les déménageant ou, quand ça n'était pas possible, en les couvrant et en les protégeant par un écran d'eau qui éteignait les foyers à proximité...

Ce genre de mission est loin d'être anodine... Vous êtes sapeur-pompier de Paris mais également un homme avec ses convictions, sa foi peut-être. Faut-il mettre cela de côté à ce moment-là ?

Il est vrai que cette intervention exceptionnelle à Notre-Dame avait quelque chose de mystique, de supérieur même... Mais une fois au cœur de la mission, on est concentré sur ce qu'il faut accomplir, le danger est présent à tout moment. C'est d'ailleurs ce qui m'a le plus préoccupé : la sécurité du personnel placé sous mes ordres. D'ailleurs, nous avons engagé le minimum de pompiers lors de cette mission en mettant des gardes fous avec l'idée de ne pas aller trop loin, de ne pas s'exposer sous certaines voûtes. Donc oui, la question des croyances personnelles a été mise de côté...

La notion d'héroïsme est très présente dans NOTRE-DAME BRÛLE. Jean-Jacques Annaud souligne le côté héroïque des pompiers de Paris cette nuit-là... Or, ce n'est pas du tout dans votre philosophie de vous considérer ainsi...

Oui et c'est un peu troublant... Chez nous, il n'y a pas d'action individuelle, tout est collectif. Ce que nous réalisons en opération sur le terrain doit être mesuré. Notre devise est « Sauver ou périr » d'accord mais l'important est toujours de veiller au maximum de sécurité pour celles et ceux qui interviennent. Nous ne sommes ni des héros, ni des Superman !

Sur le fond, pensiez-vous que l'incendie de Notre-Dame pourrait un jour donner lieu à un film de cinéma ?

Oui, c'est très logique. Vous savez, il y a eu beaucoup de livres, de reportages ou de documentaires assez rapidement après cet incendie. Tout cela restait très factuel... Avec le film de Jean-Jacques Annaud, nous arrivons au stade d'une fiction qui reprend pour partie assez fidèlement le déroulement des événements. Certaines parties, je l'ai dit, modifient un peu la chronologie mais l'essentiel est là... Le film est beau et permettra aux spectateurs de comprendre ce qui s'est passé cette nuit-là...





ENTRETIEN AVEC ADJUDANT RÉMI

Avez-vous été surpris lorsque vous avez appris qu'un film allait être tourné sur l'incendie de Notre-Dame de Paris ?

Oui assez, mais c'était sans doute un peu naïf de ma part car je me souviens que, dès le lendemain de l'incendie, nous avons déjà été sollicités par les médias pour raconter les circonstances du sauvetage de la cathédrale. Ironie de l'histoire, j'ai été affecté à la caserne Poissy qui se trouve tout près de Notre-Dame entre 2015 et 2017 et je m'étais toujours dit qu'il était impossible que ce monument soit la proie des flammes. Comme quoi...

De quelle manière avez-vous été associé à la genèse du projet ?

Jean-Jacques Annaud m'a contacté directement en juillet 2020 en me disant qu'il préparait un film sur l'incendie de Notre-Dame. Le rôle que j'avais joué cette nuit-là dans le sauvetage de la cathédrale l'intéressait pour son scénario. Les événements bien entendu étaient encore très frais à mon souvenir et je lui ai donc simplement raconté ce que nous avons fait mes camarades et moi... Je suis arrivé sur les lieux $\frac{3}{4}$ d'heure après les premiers intervenants et je pense que j'ai eu ce soir-là un regard assez neuf sur ce qui se passait... C'est, à mon avis, ce qui m'a permis de solliciter mes supérieurs en leur proposant cette idée de manœuvre que nous avons finalement pu mettre en place... Jean-Jacques Annaud m'a demandé des détails sur tout ce que j'avais fait durant ces quelques heures décisives en me précisant que cela nourrirait le personnage inspiré de moi...

Dans NOTRE-DAME BRÛLE, votre personnage, c'est le sergent-chef Reynald. La scène où vous convainquez vos supérieurs de tenter est très touchante. On parle à l'écran d'une « mission suicide »... Est-ce conforme à ce que vous avez vécu ?

L'idée de monter ce commando vient du Général Gontier, je n'ai fait moi que de proposer d'amener l'eau au niveau de la galerie des Chimères... Nous sommes partis en opération à une vingtaine d'hommes et effectivement, je vous confirme que ce n'était pas de tout repos ! Le feu s'était alors propagé dans la tour nord puis la tour sud...

Le Général dit dans le film que les sapeurs-pompiers sont là pour sauver des vies et pas des pierres... Pourtant, vous avez décidé d'aller combattre les flammes cette nuit-là alors qu'aucune vie n'était en jeu. Savez-vous aujourd'hui ce qui vous y a alors poussé ?

D'abord, sans doute ce regard extérieur dont je vous parlais, étant arrivé sur les lieux un peu plus tard que mes collègues... La toiture était alors complètement embrasée et je voyais quel dispositif avait été mis en place en matière de tuyaux d'arrivée d'eau. Je pense également que cette idée m'est venue en raison de mon ancienneté, de mon expérience. Chaque intervention est différente des autres et nous apprenons sans cesse face au feu... Alors si la question est « Pense-t-on au risque avant de se lancer ? », je vous dirais que la réponse est non... Lorsque nous combattons un incendie, il y a comme une adrénaline qui nous pousse à accomplir la mission. J'ajoute que ce jour-là, l'idée d'essayer de sauver Notre-Dame avait en plus une valeur symbolique...

Justement, est-ce que la foi ou vos croyances entrent en ligne de compte ?

J'ai juste fait mon métier... Quand on est pompier, une de nos missions de base, (avec évidemment le secours à la population), c'est d'éteindre le feu, quel qu'il soit... Je ne me suis donc jamais posé de questions, à tel point qu'en montant dans la tour sud de la cathédrale, nous avons reçu l'ordre d'évacuer car l'édifice risquait de s'effondrer mais j'ai pourtant voulu me faire mon idée. J'étais alors au $\frac{3}{4}$ de l'escalier en colimaçon et je suis allé tout en haut pour avoir une « vue » comme on dit chez nous... C'est cela qui m'a permis ensuite, une fois redescendu, de proposer l'intervention ultime à mes supérieurs...

On imagine que cette nuit du 15 avril 2019 reste dans votre souvenir comme un des souvenirs forts de votre parcours de sapeur-pompier de Paris ?

Oui bien entendu, cette intervention est marquante pour toutes celles et ceux qui y ont participé. Personnellement, j'ai été mis en avant, preuve en est cet entretien que nous réalisons ! Alors je n'en suis pas surpris sur le fond car, 3 ans après l'incendie, on continue d'en parler et de nous interroger mais nous n'avons pas pour habitude d'être ainsi exposés médiatiquement. En revanche, la lutte contre l'incendie de Notre-Dame restera pour nous une immense fierté...



ENTRETIEN AVEC JEAN RABASSE CHEF DÉCORATEUR

Vous souvenez-vous de votre première rencontre avec Jean-Jacques Annaud au tout début de la préparation du tournage ?

Oui très bien... Je connaissais évidemment le travail de Jean-Jacques mais je ne le connaissais pas lui. C'est son producteur exécutif, Jean-Yves Asselin, qui lui a parlé de plusieurs chefs décorateurs, dont moi... Nous nous sommes rencontrés dans un très joli petit café de Saint-Germain-des-Prés, juste à côté de chez lui. C'était comme un vrai moment de grâce, durant lequel je l'ai écouté me raconter le film qu'il souhaitait faire. En fait, Jean-Jacques ne m'a pas parlé d'une fresque ou d'un grand spectacle : il m'a décrit un polar ! J'ai tout de suite adoré cette histoire que j'ai trouvée palpitante et incroyable... En l'écoutant, j'ai découvert tout ce qu'avaient vécu les pompiers cette nuit-là et ça ressemblait à un vrai thriller, avec ses péripéties, ses

rebondissements. C'est d'ailleurs ce que disent toutes celles et ceux qui ont été sur le terrain : une grande catastrophe majeure n'a jamais une seule cause mais une multitude de raisons, combinées au même moment...

Vous avez donc accepté sa proposition rapidement ?

J'avais envie de travailler avec lui depuis longtemps et son récit n'a fait qu'amplifier cette volonté. Hasard ou pas : quand l'incendie de Notre-Dame a éclaté, je venais de terminer le livre de Victor Hugo... Quand j'ai rencontré Jean-Jacques, j'étais encore imprégné de toutes les descriptions de la cathédrale, j'avais les images en tête, tout cet univers né de ma lecture du roman... Je rêvais d'aller plus loin et de découvrir vraiment ce monde architectural et culturel qui est totalement à part...

Jean-Jacques Annaud vous dit-il dès le départ que son souhait est de construire au maximum les décors et de faire appel au minimum aux effets numériques ?

Oui, tout de suite et je ne pouvais qu'être d'accord avec lui à 100% ! J'adore les truccages numériques, c'est un outil incroyable, mais à mon sens, le numérique n'est beau que s'il est accompagné de réel... Il m'est arrivé de travailler sur des films où je voyais de pauvres réalisateurs tourner sur des fonds verts sans vraiment savoir ce qu'ils filmaient. Il leur manquait l'enjeu, le danger ou la beauté... Vous savez, placer une caméra c'est tout sauf anodin. Godard disait « les travellings sont affaire de morale » mais ça répond surtout à une position à prendre en fonction de l'histoire que vous racontez et aux comédiens qui l'incarnent dans un décor... Je n'imaginai pas **NOTRE-DAME BRÛLE** tourné avec des pompiers filmés sur un fond vert. Il ne se serait rien passé ! Là, au contraire, l'ensemble de l'équipe, (techniciens et acteurs), a été placé dans des conditions réelles d'incendie et tous les axes de caméra ont été définis en fonction de cela. Sur le plateau, je peux vous dire qu'on ne rigolait pas : tout le monde était en tenue spéciale pouvant résister à 700°...

Cela implique une énorme préparation en amont...

La documentation a été très importante au tout début car nous devions comprendre et apprendre comment reproduire différents éléments de Notre-Dame : le beffroi, le transept, la nef... Nous sommes donc allés visiter des cathédrales en repérage, puis nous sommes passés aux dessins, aux croquis et aux maquettes en 3D. Mais très vite, nous avons compris que ça ne suffisait pas et qu'il nous fallait construire de vraies maquettes, pour que tout le monde comprenne ce qui se passait et ce qu'il faudrait filmer... Cette étape a été essentielle pour les cascadeurs, les responsables des effets spéciaux, les techniciens, les comédiens, etc... Pour ce qui concerne les scènes d'incendie, nous savions 6 mois avant le tournage à quels endroits arriveraient les rampes de feu dans les décors. **NOTRE-DAME BRÛLE** est le film le plus technique que j'ai jamais fait...

On comprend ce travail minutieux en voyant le film, notamment dans les 3 séquences de feu assez dantesques que sont l'incendie du beffroi et du transept mais aussi l'effondrement de la flèche et de la voûte dans la nef. Quelle est celle qui a représenté le plus gros challenge pour vous ?

Je dirais que l'embrasement du beffroi a sans doute été le plus complexe et le plus dangereux. Nous avons tout de même enfermé une partie de l'équipe, (30 personnes), dans une tour de bois en feu, à l'intérieur de laquelle nous avons aussi fait entrer une grue de 15 mètres de long ! Cette tour faisait 13 mètres de haut, bâtie avec du bois massif par les charpentiers qui travaillent sur la rénovation de Notre-Dame. Tout a ensuite été patiné, pour que la couleur et les textures ressemblent à l'original. C'est un travail énorme... Évidemment, les conditions de sécurité étaient maximales : nous pouvions allumer les flammes en 3 secondes puis les éteindre en une ½ seconde...

Concrètement, comment construisez-vous ce genre de décor ?

Les poutres en bois sont creusées pour laisser passer un tuyau duquel s'échappe du gaz que l'on enflamme pour déclencher le feu... Je n'avais encore jamais fait ce genre de choses et avec mes collègues des effets spéciaux, nous avons fait tout un travail en amont pour apprendre... Il fallait identifier la faisabilité du décor, les risques liés à la volatilité du gaz et donc au déplacement du feu... C'est pour cela que nous avons utilisé des poutres en bois massif et pas des planches de plaqué qui auraient coûté moins cher. À l'intérieur de ces poutres, chaque rampe d'allumage était contrôlée de l'extérieur par un réseau de gaz vraiment impressionnant... Autre anecdote : Jean-Jacques m'a demandé de grossir la taille des cloches du beffroi que

nous avons fait construire. Son souhait était que le spectateur comprenne que si ces cloches s'étaient décrochées sous l'effet de l'incendie, elles auraient entraîné toute la tour nord et sans doute toute la cathédrale dans leur chute... Vous savez, nous faisons du cinéma basé sur des émotions et il faut aider le spectateur à les ressentir...

Si l'on parle de l'effondrement d'une partie de la voûte, dans cette nef reconstituée aux studios de la Cité du Cinéma, on se dit que ça doit être un moment fort pour un chef décorateur ? Avec un pincement au cœur en voyant détruit en 30 secondes un décor gigantesque qui a pris des semaines à être construit...

Je vais peut-être vous paraître un peu bizarre mais je n'ai aucun affect par rapport à la destruction de mes décors ! Il s'agit à mes yeux d'un travail effectué pour un metteur en scène, pour une scène précise, pour un moment du film. J'ai d'ailleurs rarement récupéré d'éléments de mes décors de cinéma... Ce qui importe, c'est ce que vous avez produit pour le film, pas ce que vous en conservez. L'équipe décoration du film comptait environ 150 personnes, (sans compter les sous-traitants), et pour cette scène de la nef, nous étions une quinzaine à travailler pour que tout semble réel et soit beau à l'écran, car le feu nous fascine tous... Une fois que le tournage est terminé, il faut tout détruire. Alors je tiens à préciser que nous avons été extrêmement attentifs au recyclage des décors de **NOTRE-DAME BRÛLE**. Les mentalités ont beaucoup évolué en ce domaine... Je me souviens que sur le premier **ASTÉRIX** de Claude Zidi, nous avions construit le village gaulois en studio et qu'à la fin, on avait envoyé les bulldozers tout raser et mettre à la benne. Là, sur ce film, tout a été récupéré : le beffroi a été vendu à des américains, la structure du transept a été démontée et a servi à construire des maisons en Bretagne...

Et cette fois, avez-vous ramené chez vous un bout des décors ?

Eh bien oui : j'ai gardé un petit morceau de la fenêtre de la tour nord ! Juste après le tournage, j'ai construit un abri de jardin chez moi et je l'ai mis dedans. Cela fait grand effet sur mes amis quand je leur dis « c'est une fenêtre de Notre-Dame » !

Au final, quand on regarde votre filmographie de chef décorateur, (pour Caro-Jeunet, Zidi, Bertolucci, Joffé, Barratier, Jewison, Polanski entre autres), on se dit qu'il était logique que vous croisie un jour la route de Jean-Jacques Annaud. Vous partagez avec lui cet amour du travail d'artisan...

Vous avez raison et j'ai adoré ça ! Je me souviens quand j'ai commencé ce métier, j'avais une vingtaine d'années et Jean-Jacques tournait déjà les films auxquels je rêvais de participer... C'est pour des gens comme lui que nous faisons du cinéma. Lorsque j'ai vu **LE NOM DE LA ROSE**, j'ai halluciné ! J'étais jaloux, c'est exactement ce que je voulais faire... Je crois que peu de gens se rendent compte du travail qu'il faut accomplir pour obtenir ce genre de très gros décor historique. À chaque fois, c'est un voyage dans le temps... J'ai connu ça sur **VATEL** de Roland Joffé et je revis ça en ce moment puisque je travaille sur le prochain film de François Ozon qui se déroule dans les années 30. Il faut énormément se documenter, aller voir des expos, lire... Vous vous rendez compte que sur le film de Jean-Jacques, nous avons reconstruit à l'identique le transept et l'horloge de la cathédrale ? Je croisais de temps en temps Philippe Villeneuve, (l'architecte en chef de la restauration de Notre-Dame), et je lui parlais de nos techniques de décoration. Il était épaté et ne pensait pas que dans le cinéma, on puisse être aussi rigoureux, précis... Rien que mon équipe chargée des dessins est composée de 6 architectes diplômés, des gens très pointus. Ce n'est pas le budget du film qui compte, c'est le voyage que vous propose le réalisateur. Et au moment du tournage, quand tout le monde est en place, en costumes dans le décor, franchement, moi je redeviens un gamin : j'y suis vraiment !



**ENTRETIEN AVEC
JEAN-CHRISTOPHE MAGNAUD**
SUPERVISEUR SFX

Votre parcours de superviseurs des effets spéciaux physiques au cinéma passe par les principaux films produits par Luc Besson, les comédies de Philippe Lacheau mais aussi des projets américains comme ceux de Ridley Scott ou Wes Anderson récemment... Quel regard portez-vous sur l'aventure de NOTRE-DAME BRÛLE ?

Je dirais que le film de Jean-Jacques Annaud est vraiment à part... Je pense que c'est la première fois en France qu'on nous donne les moyens d'aller aussi loin dans l'effet du feu, dans le volume de feu à montrer à l'écran, sa complexité. Je vous avoue que depuis ce film, j'ai beaucoup de travail lié au feu, notamment un gros film américain qui se tourne en France et pour lequel j'ai été choisi grâce à ce que nous avons réussi à faire sur **NOTRE-DAME BRÛLE**... Ensuite, si l'on parle réalisateur, je place aujourd'hui Jean-Jacques au niveau des grands maîtres avec lesquels j'ai eu la chance de collaborer : Ridley Scott, Brian De Palma ou Wes Anderson... C'est un honneur d'avoir été à ses côtés sur ce film et j'ai eu l'impression souvent de reprendre des cours de cinéma : il connaît toutes les ficelles du métier, il anticipe tout, c'est un immense travailleur. Ensuite, on m'a fait confiance pour aller au bout de ce très gros challenge de cinéma qui restera comme une étape importante de ma carrière...

Au tout début de vos discussions avec Jean-Jacques Annaud, de quelle manière vous décrit-il ce qu'il attend de vous et comment visualisez-vous le travail à accomplir ?

J'ai pensé à une montagne ! Avec mon équipe, nous nous sommes d'abord demandé si nous allions y arriver et puis nous nous sommes lancés... La demande technique était énorme, d'autant qu'il fallait y ajouter les contraintes de sécurité indispensables pour celles et ceux qui seraient sur le plateau, aux abords directs du feu, voire dedans pour les comédiens... Il nous fallait faire mieux et plus fort que d'habitude. C'est un peu comme le saut en hauteur : nous étions habitués à franchir 1m90 et là il fallait passer la barre des 2m50 !

D'autant que votre réalisateur voulait que le feu apparaisse vraiment physiquement à l'écran...

Oui, il voulait y aller fort, en recourant au minimum aux effets numériques VFX, ce que l'on fait normalement quand ça devient compliqué ! Ce qui nous a aidés ici, c'est que tous les acteurs étaient dans de vrais costumes de pompiers, donc protégés, et que nous avons pu pousser les choses... Dès le début, Jean-Jacques nous a parfaitement décrit ce qu'il attendait. C'est un conteur exceptionnel, il vous parle en parsemant son propos de tas d'anecdotes, bref il sait vous donner envie !

Si l'on entre dans le détail du film, on peut isoler 3 séquences dantesques d'incendie : l'effondrement de la flèche dans la nef, le transept et le beffroi. Commençons par la plus courte à l'écran mais la plus impressionnante : la flèche...

Pour chacune des scènes dont vous parlez, il existe des contraintes différentes et à chaque fois nous avons dû tout inventer, tout anticiper, tout construire... En ce sens, l'effondrement de la nef est sans aucun doute la plus complexe. Il nous a fallu construire des paniers métalliques gigantesques, montés à près de 15 mètres de hauteur en studio, actionnés par 55 moteurs, dans lesquels ont été placés 60 mètres cube de fausses poutres en balsa et de moellons en liège et plâtre, (soit une dizaine de tonnes), qui ont eux-mêmes été enflammés grâce à 100 litres de pétrole, le tout enfin largué au bon moment sur le décor en dessous... Nous n'avions droit qu'à une prise car ce dispositif demandait plus d'une semaine de mise en place !

C'est un dispositif très très compliqué à régler, qui a nécessité beaucoup de travail et de concentration, pour un rendu de quelques dizaines de secondes au final ! J'ai heureusement pu compter sur une vingtaine de membres de mon équipe, des gens malins et intelligents qui se sont investis à 100%... J'ajoute que nous avons également dû isoler le grill du studio de la Cité du Cinéma où nous tournions car au moment de la mise à feu dans les paniers, la température est instantanément montée à 240°. Nous n'avons cramé que trois lignes de néons, ce qui est un moindre mal !

Parlons du décor du transept, enflammé lui aux studios de Bry-sur-Marne...

Un autre défi... Là, il fallait tenir compte des matériaux utilisés pour reconstruire à l'identique le vrai transept de Notre-Dame et travailler avec des éléments qui donnaient l'impression de brûler au contact des flammes. Tout ce qui concerne le feu était alimenté par des arrivées de gaz : cela nous a demandé une installation technique complexe pour allumer et éteindre les flammes, en respectant les normes françaises, c'est-à-dire par exemple des citernes de gaz de 4 tonnes, des systèmes de secours, etc... Ce qui était intéressant avec le transept, c'était le volume de ce que nous devions mettre en feu à Bry...

Pour la séquence du beffroi, vous étiez de retour en Studio à Saint Denis...

Là, nous devions vraiment acheminer le feu dans de vraies poutres en bois et les flammes devaient épouser les formes de ce qu'elles allaient consumer. Cela nous a obligés à être finauds ! La notion graphique du feu était importante... Souvent, on ne se doute pas combien notre métier est artistique dans les effets spéciaux. Oui nous sommes des techniciens mais nous travaillons pour que l'image soit belle, d'autant plus avec des cinéastes comme Jean-Jacques Annaud... Le travail sur le beffroi était vraiment passionnant car il alliait la beauté et la technique avec notamment un système sécurisé d'allumage et d'extinction automatique, des capteurs thermiques, de CO et CO2... Je sais que des collègues américains à qui j'en parle depuis, en reconnaissent la prouesse et la qualité !

Il faut ajouter que le facteur humain doit aussi être pris en compte. Ce n'est pas qu'un décor qui brûle : il y a des acteurs et des techniciens au milieu !

Là aussi, la production a mis les moyens pour nous protéger au maximum, que nous soyons derrière ou devant la caméra. Les comédiens bénéficiaient de leurs costumes et de leurs casques de pompiers spécialement adaptés au feu : cela leur a permis de traverser des flammes et même d'y rester plusieurs minutes sans risque. Ce principe a également été appliqué à tout le personnel technique : des vêtements de pompiers ont été achetés pour tous celles et toutes ceux qui devraient être au contact du feu...

Vous garderez cependant de ce tournage une trace dans votre chair puisque vous avez été brûlé aux mains lors de l'effondrement de la flèche dans la nef...

Rien de grave. Vous savez, dans mon métier, j'ai appris au fil du temps que le feu ça brûle ! Après m'être assuré que tout le monde était en sécurité, j'ai juste oublié de mettre mes gants... Il m'en reste une jolie cicatrice mais rien de traumatisant. Je n'aime pas le froid mais j'adore le chaud et sur le fond, ce sont les risques du métier... Vous connaissez un cascadeur qui ne s'est jamais fracturé la clavicule, une jambe ou plus simplement blessé ? Cet épisode restera anecdotique. L'important, c'est que la scène ait été réussie et je sais que c'est le cas...

LISTE ARTISTIQUE

SAMUEL LABARTHE	GÉNÉRAL GONTIER
JEAN-PAUL BORDES	GÉNÉRAL GALLET
MIKAËL CHIRINIAN	LAURENT PRADES
JÉRÉMIE LAHEURTE	ADJUDANT CHEF JOEL
MAXIMILIEN SEWERYN	SERGEANT CHEF REYNALD
GARLAN LE MARTELOT	RÉGISSEUR AURELIEN
DIMITRI STOROGE	CAPITAINE FRANCIS
PIERRE LOTTIN	LIEUTENANT ALEXANDRE
JULES SADOUGHI	SERGEANT CHEF JORDAN
CHLOÉ JOUANNET	CAPORALE CHEFFE MARIANNE
VASSILI SCHNEIDER	CAPORAL SANDRO
AVA BAYA	SAPEUR MARIE-EVE
NATHAN GRUFFY	SAPEUR VICTOR
SÉBASTIEN LALANNE	CAPITAINE MARCUS
BERNARD GABAY	COLONNEL ROLAND
OUMAR DIOLO	MOUMET D.
ANTONYTHASAN JESUTHASAN	JONAS
ELODIE NAVARRE	MÈRE (petite fille)
CHLOE CHEVALLIER	PETITE FILLE

LISTE TECHNIQUE

SCÉNARISTES **JEAN-JACQUES ANNAUD THOMAS BIDEGAIN**
MUSIQUE ORIGINALE **SIMON FRANGLÉN**
PRODUCTEUR EXÉCUTIF **JEAN-YVES ASSELIN**
1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR **MATTHIEU DE LA MORTIERE (AFAR)**
CHEF DÉCORATEUR **JEAN RABASSE (ADC)**
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE **JEAN-MARIE DREUJOU (AFC)**
CHEF MONTEUR **REYNALD BERTRAND**
CHEF OPÉRATEUR DU SON **LUCIEN BALIBAR**
MONTEUR SON **GURWAL COÏC-GALLAS**
CHEF MIXEUR **CYRIL HOLTZ**
MIXEUR **DAMIEN LAZZERINI**
CONSULTANT SFX ET PYROTECHNIE **PHILIPPE HUBIN**
SUPERVISEUR SFX ET PYROTECHNIE **JEAN-CHRISTOPHE MAGNAUD**
SUPERVISEUR ET COORDINATEUR PLATEAU VFX **LAURENS EHRMANN**
PRODUCTEURS **JERÔME SEYDOUX ET ARDAVAN SAFAEE**
COPRODUCTEURS **MARIO GIANANI ET LORENZO GANGAROSSA**
EN COPRODUCTION AVEC **WILDSIDE REPERAGE VENDÔME PRODUCTION**
COPRODUCTION **PATHÉ TF1 FILMS PRODUCTION**
AVEC LA PARTICIPATION DE **OCS AMAZON PRIME VIDEO TF1 TMC**
AVEC LE SOUTIEN DE **FINANCIÈRE PINAULT**
AVEC LE SOUTIEN DE **LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE**
EN PARTENARIAT AVEC LE **CNC**
AVEC LE CONCOURS DE **LA BRIGADE DES SAPEURS-POMPIERS DE PARIS**
DISTRIBUTEUR **PATHÉ**
VENTES INTERNATIONALES **PATHÉ INTERNATIONAL**
ATTACHÉS PRESSE **ANDRE-PAUL RICCI ET RACHEL BOUILLON**